

UN PAS EN AVANT DANS LA CONSCIENCE DE SOI

**Notes de la synthèse de Julián Carrón
à l'assemblée avec les responsables
de Communion et Libération en Italie**
Pacengo di Lazise (Vérone), 11 mars 2018

Haja o que houwer
Canzone di Maria Chiara

« Dans nos yeux les faits, entre nos mains les livres », disait saint Augustin (*Sermo 360/B, 20 : Sermo sancti Augustini cum pagani ingrederentur* ; nous traduisons). En ce moment, le signe le plus évident qui montre si nous avons eu dans les yeux les faits qui témoignent de la présence vivante du Christ est la manière dont nous avons prié les psaumes (les livres). Si nous avons ces faits dans les yeux, ils nous parlent avec une densité et une profondeur qui nous échapperaient autrement. Le psaume 45, que nous venons de prier, est presque une synthèse de tout ce que nous avons vécu et dit ces jours-ci. Qui sait ce qu'a expérimenté la personne qui l'a écrit, quelle expérience de Dieu elle a faite ! Se trouvant dans la nécessité de relever les défis de la vie, elle n'a pas pu les regarder sans avoir le Seigneur dans les yeux. « Dieu est pour nous refuge et force, / secours dans la détresse, toujours offert. / Nous serons sans crainte si la terre est secouée, / si les montagnes s'effondrent au creux de la mer ; / ses flots peuvent mugir et s'enfler, / les montagnes, trembler dans la tempête. / [...] [Mais] / la plus sainte des demeures du Très-Haut [...] est inébranlable », parce que « Dieu s'y tient » (Psaume 45, *Livre des Heures*, Tequi 1999, p. 27).

Cette certitude n'émerge pas en regardant la vie du balcon, mais en se laissant défier par chaque ébranlement de la terre. Ainsi, chaque fois qu'on perçoit un choc du réel, on peut reconnaître : « Il est avec nous, le Seigneur de l'univers ; / citadelle pour nous, le Dieu de Jacob ! / Venez et voyez les actes du Seigneur, / comme il couvre de ruines la terre ». Tout fait partie du chemin pour Le reconnaître. C'est uniquement en affrontant les difficultés, les défis et les circonstances concrètes qu'on peut reconnaître un Autre à l'œuvre : « Arrêtez ! Sachez que je suis Dieu. / Je domine les nations, je domine la terre » (*ibidem*). Ce n'est pas une définition creuse, au contraire, c'est une réalité si présente qu'elle se rend d'autant plus évidente que le défi est puissant. Si nous ne passons pas par-là, autrement dit s'il n'y a pas de vérification, notre foi aura une date de péremption, tôt ou tard elle s'affaiblira, non pas parce que nous ferons quelque chose de particulièrement contraire à

elle, mais parce que la peur prendra le dessus, parce qu'à un moment donné autre chose que Sa présence prendra le dessus.

Ainsi, c'est en ayant ces paroles du psaume dans les yeux que nous pouvons regarder ce que nous avons vécu.

LA VÉRIFICATION DE LA FOI : LE MOI GRANDIT

Nous avons commencé vendredi soir en rappelant avec don Giussani qu'« au début [...] nous tentions de construire sur quelque chose qui se passait et qui nous avait pénétrés ». Comme il était conscient du fait que, pour beaucoup d'entre nous, cette attitude semble naïve, non réaliste, don Giussani nous interpelle : « Cette attitude était sans doute ingénue et impudemment disproportionnée, mais elle était pure ». Puis il ajoute : « Pour l'avoir en quelque sorte abandonnée en nous établissant sur une position qui a été surtout, dirais-je, une “traduction culturelle” [parce que nous avons préféré mesurer notre présence à l'aune des conséquences que nous avons tirées nous-mêmes], plutôt que l'enthousiasme pour une Présence, nous ne connaissons pas [...] le Christ [...] parce qu'il ne nous est pas familier » (*Una strana compagnia*, BUR, Milan 2017, p. 88-89).

Comme nous l'avons rappelé à la Journée de début d'année, don Giussani indique un critère pour vérifier si notre chemin nous amène à connaître vraiment le Christ : le point de départ avec lequel nous entrons dans le réel. « Le point de départ du chrétien est un Évènement », comme nous l'avons vu dans le psaume : face à tout frisson, le point de départ est toujours un Évènement. L'alternative est très simple : ceux qui ne partent pas de l'Évènement, comment entrent-ils dans le réel ? « Le point de départ des autres est une certaine impression des choses » (« Avvenimento e responsabilità » [« Évènement et responsabilité »], *Tracce*, n° 4, 1998, p. III), une impression, par exemple l'ébranlement.

Au fil de ces semaines, les élections ont été une occasion de vérifier la foi : c'est-à-dire que nous avons pu voir si notre point de départ pour affronter cette circonstance a été un Évènement ou notre impression. Chacun de nous a adopté une attitude, a fait un choix et peut maintenant vérifier ce qui l'a emporté en lui. Nous avons vu que, chez beaucoup d'Italiens, c'est « une certaine impression des choses » qui l'a emporté. Beaucoup sont restés à la maison parce que c'est la méfiance ou le découragement qui l'a emporté en eux. Ils ont pensé : « Il n'y a rien à faire ». Chez d'autres, comme le montrent encore les résultats, c'est la peur ou la colère qui s'est réveillée. Comme le disait hier l'un de vous, la question est de savoir ce qu'expriment ces tentatives. Nous pouvons nous retenir de juger, en nous excluant volontairement du jeu, ou bien chercher à cueillir ce qui se passe, ce que font émerger ces tentatives à travers lesquelles beaucoup de personnes ont cherché à répondre à leurs impressions, souvent sans arriver à en saisir la densité. Comme le disait la personne qui est

intervenue au début de l'assemblée, cette impression s'est traduite en images de réponses qui sont l'expression d'un vide existentiel, d'une « incertitude existentielle », dirait don Giussani. Mais voici la première preuve que l'on part de l'Évènement : si l'on arrive à aller au-delà de la surface, à saisir la véritable nature, la nature ultime du problème, si l'on est capable de juger que cette réponse est limitée en reconnaissant qu'elle n'est pas adaptée. Je rappelle l'exemple de la jeune fille catalane et du référendum [pour l'indépendance de la Catalogne, *ndt*]. Elle n'a pas eu besoin de suivre un cours à Harvard pour y voir clair : le signe le plus évident qu'elle était déterminée par un Évènement et non par l'impression, par l'idéologie dans laquelle elle était née et dans laquelle elle avait baigné pendant des années, était le fait qu'elle avait pu démasquer instantanément la prétention totalisante de l'idéologie. La première vérification de la foi consiste en la capacité de voir : de voir le réel.

Ce que nous avons dit illustre ce qui peut répondre à la situation actuelle : c'est « le temps de la personne », disait don Giussani. Et, comme cela a émergé hier, la foi se vérifie précisément dans la croissance, sur le plan humain, de personnes qui ne se sont pas laissés déterminer par la méfiance, la colère ou la peur, mais qui ont agi en partant d'un Évènement, ce qui apporte à chacun un regard plus vrai sur le réel. Cela a marqué un tournant : nous avons été disposés à tout miser sur le chemin que nous faisons, dont la vérification, la preuve de sa vérité, réside dans la croissance de notre moi.

Dans le numéro de dimanche dernier de *La Lettura*, le supplément du *Corriere della Sera*, un article décrivait la situation dans laquelle nous sommes : « Qu'est-ce qui distingue aujourd'hui la civilisation occidentale des autres ? C'est peut-être la lassitude morale. La cause principale de la crise culturelle d'une civilisation est le désarroi au niveau des convictions, l'affaiblissement des institutions », c'est-à-dire – en fin de compte – une incapacité à voir : on ne voit plus clairement les choses élémentaires, à cause d'un affaiblissement du sujet, et tout le reste en découle. Quel est le risque ? Le journaliste répondait : « Le risque est [...] [la] tribu », dit de manière synthétique, à savoir qu'on s'enferme pour se défendre de la peur. Et « à la peur qui paralyse » il faut opposer – il l'exprimait dans son langage – « le courage de créer des citoyens nouveaux et authentiques », car ce qui est « inquiétant », comme en témoignent les faits divers, est le « déficit éducatif et une détérioration anthropologique » (D. Breschi, « ...o identità culturale », *la Lettura*, suppl. *Corriere della Sera*, 4 mars 2018). Le grand défi est éducatif, il concerne avant tout et en dernière instance l'éducation.

LA PERSONNE : UNE CONSTANTE DANS NOTRE HISTOIRE

J'espère que ce que nous vivons en ce moment, qui est une expérience, comme nous le disions au début, nous permet enfin de mieux comprendre, en progressant dans la conscience de soi, ce que don Giussani nous a dit avec beaucoup d'insistance, à plusieurs occasions et pendant longtemps.

« Le début du mouvement [au cours des dix premières années] était [entièrement] dominé par le problème de la personne ! La personne est un individu, la personne est un individu qui dit “moi”. Nous seuls avons dit, pendant longtemps – craignant un peu d’exagérer – que le moi est l’autoconscience du cosmos, c’est-à-dire que toute la réalité est faite pour l’homme. En créant le monde, Dieu [...] avait pour but l’affirmation de la personne. [...] “J’ai [tout] créé pour qu’il y ait une créature qui prenne conscience du fait que je suis tout”. [...] Les premières années, pendant la première dizaine d’années, avant que 1968 n’amène une grande agitation en s’intéressant fébrilement non pas tant au moi, mais à son action dans la société, à la conquête du pouvoir [...], avant 1968, [...] je commençais toujours les exercices spirituels [...] par une phrase de Jésus [...] : “Qu’importe à l’homme s’il saisit le monde entier et se perd lui-même ?” » (L. Giussani, *In cammino* [En chemin]. 1992-1998, BUR, Milan 2014, p. 338-339). Les dix premières années étaient dominées par cette conscience.

En 1972, peu après les manifestations de 1968, il dit : « C’est [...] un moment très grave pour notre mouvement : c’est un moment où notre mouvement ne peut plus tolérer, ne serait-ce qu’une minute de plus, de se concevoir comme une association, à la manière d’une association. Le moment est venu où nous ne pouvons plus exister – au sens que nous ne pouvons plus nous tolérer – si les choses ne naissent pas de la vie, [...] si elles ne viennent pas du bas en tant que vie changée ». C’est impressionnant que ce soient nos enfants qui doivent nous le rappeler, comme l’a raconté l’ami qui est intervenu hier. Don Giussani poursuit : « Le désastre de la contestation a été possible parce que le déclic de la valeur de la conscience de soi n’avait pas encore eu lieu [faites attention à ce qu’il dit ensuite, cela paraît le summum de la naïveté la plus absolue !], et les seuls qui en ont réchappé [du désastre] ont été ceux qui étaient aussi naïfs que la Samaritaine et Zachée » (*Vita di don Giussani*, BUR, Milan 2014, p. 436). Cela vous laisse sans voix !

En 1992, Giussani revient à la charge : « Notre premier intérêt est [...] notre propre sujet. Notre premier intérêt est que le sujet humain soit constitué, [...] que je comprenne ce qu’il est et que j’en aie conscience [que j’aie une conscience vraie de moi-même] » (*In cammino*, op. cit., p. 99). C’était son premier souci.

En 1998, il revient encore sur la phrase de Jésus où il est question de tout gagner et de se perdre soi-même, en répétant qu’elle « s’est un peu estompée à partir de 68, mais maintenant, nous l’avons reprise, parce que le résultat de la politique ou de la “révolution” [c’est-à-dire d’avoir déplacé notre attention sur la politique ; au début, nous avons cité son expression : “en nous établissant sur [...] une ‘traduction culturelle’, plutôt que l’enthousiasme pour une Présence”] a montré les conséquences extrêmes d’un manque de conscience, d’autoconscience du moi » (*ibidem*, p. 339). Les faits qui se produisaient lui faisaient comprendre avec toujours plus de clarté que ce manque de

conscience de soi était l'aspect le plus problématique. En pensant à ce que nous vivons maintenant, j'espère que cela nous servira aussi pour faire un pas en avant dans la conscience de ce que nous sommes.

Pendant plus de quarante ans, cela a été le point de départ de don Giussani. « Dans la période où nous vivons, nous sommes arrivés sur une sorte de rivage sablonneux, aride, dans un désert humain où le sujet en souffrance est le moi : ce n'est pas la société, mais c'est le moi [nous avons entendu hier notre ami prêtre parler des suicides chez des jeunes de treize ans !] parce que, au nom de la société, on tue tous les "moi" possibles et imaginables. Pour nous en revanche, la société naît de l'existence du moi [nous l'avons vu : beaucoup de « moi » ont agi en cette période – à l'occasion de la Collecte Alimentaire, des élections... – des « moi » qui ont engendré une « société »]. "Soyez féconds et multipliez-vous", a recommandé Dieu à Adam et Ève. Mais la nature de la mission d'Adam et Ève, du fait qu'ils ont été créés comme des personnes distinctes, est la compagnie qu'ils se font : l'homme ne peut pas vivre, ne peut pas connaître, ne peut pas se nourrir, si ce n'est en compagnie d'un autre, dans la rencontre avec un autre [comme nous le verrons plus tard]. Je viens de le dire, nous sommes comme enlisés sur le rivage sablonneux d'un effondrement terrible dans la vie sociale » (*ibidem*, p. 340-341). Il disait cela en 1998.

Comment continuer à exister dans ce contexte ? « Alors, comment faire pour résister ? Comment proposer une alternative [...] [à cette] domination du pouvoir ? » L'indication de don Giussani est claire : « Le seul recours pour freiner l'envahissement du pouvoir réside dans ce sommet du cosmos qu'est le moi [...]. La seule ressource qu'il nous reste est une reprise puissante du sens chrétien du moi. Je ne parle pas du sens "chrétien" par idée préconçue, mais parce que, de fait, seul le discours du Christ, seule l'attitude du Christ, la conception du Christ, la conception qu'a le Christ de la personne humaine, du moi, explique tous les facteurs que nous sentons s'agiter puissamment en nous, émerger en nous, de sorte [...] qu'aucun pouvoir ne pourra écraser le moi en tant que tel ni empêcher le moi d'être moi » (*ibidem*, p. 341-342). De ce moi surgit ensuite une société.

« L'insistance sur la valeur du moi, poursuit don Giussani, fut non seulement la cause d'un approfondissement, d'un développement de la religiosité comme catégorie fondamentale du moi, mais également l'origine fascinante du rapport avec tous les niveaux de la connaissance, l'origine de la lecture de l'expérience humaine telle qu'elle apparaît chez les hommes les plus doués de génie, les plus doués de [...] sensibilité » (*ibidem*, p. 342-343), par exemple Leopardi, l'auteur qui a vraiment saisi ce qu'est le moi comme peu d'autres.

Déjà en 1990, Giussani affirmait : « Plus les temps sont durs, et plus le sujet compte [...]. Ce qui compte, c'est le sujet, mais le sujet [...] est la conscience d'un événement, l'événement du Christ, qui est devenu histoire pour toi à travers une rencontre, si bien que tu l'as reconnu » *Un evento*

reale nella vita dell'uomo. 1990-1991 [Un évènement réel dans la vie de l'homme], BUR, Milan 2013, p. 39). Pour ceux qui sont conscients de l'urgence (comme le journaliste du *Corriere* que nous venons de citer), la question est de savoir comment susciter des sujets nouveaux. Don Giussani continuait : « Il faut collaborer, nous aider les uns les autres à faire surgir des sujets nouveaux, c'est-à-dire des personnes conscientes d'un évènement qui devient histoire pour elles ; autrement, nous pouvons créer des réseaux organisationnels, mais nous ne construisons rien, nous n'apportons rien de nouveau au monde. Par conséquent, ce qui mesure la croissance du mouvement » ne sont pas les résultats, les effets de notre action, mais « l'éducation de la personne à la foi [voilà la mesure : la croissance de la foi de la personne, qui coïncide avec la croissance de sa conscience de soi] : la reconnaissance d'un évènement qui est devenu histoire. Le Christ est devenu histoire pour toi [...], il est en toi » (*ibidem*). S'il n'entre pas dans notre être, dans les replis de notre être, nous affronterons la vie à partir de nos impressions et non à partir d'un Évènement.

LA MÉTHODE : SUIVRE L'ÉVÈNEMENT

La véritable question pour chacun de nous, le pas en avant dans la conscience à travers tout ce que nous vivons en ce moment, est alors de comprendre toujours plus que la méthode que don Giussani nous a transmise consiste dans l'évènement lui-même qui se produit, dans « l'évènement du Christ, qui est devenu histoire pour toi à travers une rencontre » (*ibidem*). Ce n'est qu'en suivant cet évènement que nous pouvons être générés en tant que « moi », en tant que sujets capables d'offrir quelque chose de nouveau au monde, parce que « nul ne génère s'il n'est généré » (L. Giussani, « La joie, l'allégresse et l'audace. Nul ne génère s'il n'est généré », *Litterae Communionis-Tracce*, n° 6, 1997, p. IV), Don Giussani nous rappelait toujours que « notre compagnie est définie par une méthode. On peut affirmer que le "génie" de notre mouvement consiste tout entier dans sa méthode [...]. C'est précisément en sauvegardant l'authenticité de la méthode que le contenu de notre expérience peut être transmis » (L. Giussani, *Dalla fede il metodo*, [1993], en français : « De la foi vient la méthode », *Tracce-Litterae Communionis*, janvier 2009, p. II). La question cruciale est donc de seconder la méthode, de sauvegarder l'authenticité de la méthode, si nous voulons passer de l'intention à la réalisation. C'est ce que nous avons souligné en de nombreuses occasions au cours de ces années, en parlant de l'« histoire particulière » en tant que clé de voûte de la conception chrétienne, comme en ont témoigné également les dialogues d'hier.

Quelle est, en effet, « l'attitude la plus raisonnable face à l'évènement chrétien » ? Suivre. Voilà les deux éléments de la méthode : l'évènement et suivre. L'évènement amène à *suivre*. Cette « méthode », observe don Giussani, « prend sa source dans le "choc" face à une présence imprévisible et grande, que la raison reconnaît littéralement comme "surhumaine". » Suivre « tire

son origine de la foi, qui consiste à reconnaître dans sa propre vie une présence exceptionnelle en lien avec la destinée », qui nous attire et nous fascine sans relâche. « La foi parvient à investir tout l’horizon de la vie [de la vie quotidienne aux élections, aux nécessités que l’on a, à la maladie, vraiment tout] à travers le rapport avec une présence qui correspond au cœur ». Et c’est dans le réel que l’on vérifie que la foi est capable de transformer la vie, à travers la manière dont nous affrontons les circonstances (chaque jour, à chaque instant), quand un imprévu se produit, quand quelque chose ne va pas comme il faudrait, ou quand quelque chose va divinement bien et pourtant ne suffit pas, parce qu’« en dehors de la rencontre avec une présence exceptionnelle, il est impossible d’échapper à cette tragique constatation : “Rien de nouveau sous le soleil” ». C’est dans la confrontation avec le réel que nous constatons si, dès le début de la journée, notre point de départ est l’Évènement ou bien quelque chose d’autre.

La véritable lutte consiste précisément en ceci : suivre un évènement ou suivre notre analyse. Nous pouvons maintenant comprendre plus consciemment la phrase de don Giussani que nous répétons depuis des années : « La culture d’aujourd’hui considère qu’il est impossible de connaître, de se changer soi-même et la réalité “uniquement” en suivant une personne », parce qu’« à notre époque, la personne n’est pas considérée comme un instrument de connaissance et de changement, car tous deux sont compris de façon réductrice : la première comme une réflexion analytique et théorique, et le second comme une *praxis* et une application de règles ». De quoi attendons-nous la connaissance et le changement ? D’une analyse géniale, si bien que nous cherchons toujours à recourir aux experts. Voilà pourquoi l’alternative indiquée par Giussani nous suivra jusqu’au tombeau : « Au contraire, c’est précisément en suivant cette présence exceptionnelle que Jean et André, les deux premiers qui ont rencontré Jésus, ont appris à connaître de manière différente et à se changer eux-mêmes, ainsi que la réalité. Dès l’instant de cette première rencontre, la méthode a commencé à se développer dans le temps » (*ibidem*, p. II-V).

Vous le voyez, l’alternative est radicale. C’est ce choix qui se joue à toute occasion dans la culture actuelle ; pour nous aussi, qui faisons partie de cette culture, la tentation est celle de l’analyse, de nous détacher de l’évènement pour connaître et changer nous-mêmes et les choses. C’est comme si, face à un accident de la route, l’enfant cessait de regarder son père qui observe l’accident (comme nous le disions vendredi soir) : il ne serait pas capable de tenir face à ce fait sans crainte, une impression de terreur dominerait. L’une d’entre vous me disait hier soir que son fils n’a pas pu entrer dans la chambre mortuaire d’un de ses jeunes amis, tant qu’elle n’est pas arrivée ; avec elle, il y est entré. Cela concerne-t-il uniquement les enfants et les jeunes ? Hélas, nous pensons que c’est naïf et nous disons donc, comme Kant, que le rapport avec une présence est nécessaire aux enfants, mais que nous, qui sommes désormais majeurs, pouvons vivre sans elle.

UNE TENTATION TOUJOURS AUX AGUETS

Quelle est donc la tentation ? C'est « d'arrêter de suivre, à cause de la présomption [écoutez bien !] de connaître déjà ce qu'il nous est demandé de suivre. De cette façon, on tombe dans la partialité, on refuse la correction, et l'on suspend la tension vers l'accomplissement. » C'est pourquoi, poursuit don Giussani, « la grave incorrection, c'est de suspendre la méthode, en pensant la remplacer par sa propre capacité » (*ibidem*, p. VII), comme le pensait Kant. C'est une tentation qui nous guette toujours. Jésus lui-même la dénonce : « Quel malheur pour vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clé de la connaissance [vous vous en êtes emparés] ; vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés » (*Lc* 11, 52). Il n'y a pas d'autre clé de la connaissance que l'émerveillement, celui de Jean et d'André : « Au contraire, c'est précisément en suivant cette présence exceptionnelle que Jean et André [...] ont appris à connaître de manière différente et à se changer eux-mêmes, ainsi que la réalité ». La Pape commentait ainsi la phrase de Jésus : « Ils ont perdu la clé de l'intelligence parce qu'ils ont perdu le sens de la proximité de Dieu » (François, *Homélie de la Messe à la Maison Sainte-Marthe*, 19 octobre 2017), c'est-à-dire qu'ils se sont détachés de Dieu, de sa présence historique.

C'est la conséquence du fait de ne pas seconder la méthode initiale (la méthode qui appartient à l'évènement lui-même – évènement, et suivre), de s'en détacher au nom de ce qu'on connaît déjà. C'est une tentation qui guette sans cesse chacun de nous, comme pour Pierre. Il dit à Jésus la plus grande vérité qu'un être humain ait jamais prononcée : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! », au point qu'il s'est entendu répondre : « Heureux es-tu, Pierre : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » (*cf. Mt* 16, 16-17). Mais, un instant plus tard, il glisse dans la tentation, il prouve à quel point il n'avait pas compris le sens de cette phrase qu'il avait dite lui-même à Jésus – comme nous le faisons après avoir prononcé certaines phrases de don Giussani. Jésus lui dit : « Allons à Jérusalem, car le Messie doit souffrir et être tué ». « Dieu t'en garde, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. » Au nom de ce qui est déjà connu, Pierre met Jésus au banc des accusés ; un instant après l'avoir reconnu comme Fils de Dieu, il commence à lui faire des reproches. Et Jésus : « Éloigne-toi de moi, car tu penses comme les hommes et non comme Dieu » (*cf. Mt* 16, 21-23). Heureusement que Jésus est toujours là pour nous reprendre et pour nous remettre sur la route, parce que nous la quittons dès le premier virage. Quelle est la condition pour reprendre la route ? Qu'il puisse continuer à être présent en tant que présence, comme une présence que nous suivons. « Pensez à Jean et André : tout au long de leur vie, le présent le plus présent a été le présent de ce jour-là. Il n'y a rien de comparable [à ce jour-là], sauf le renouvellement de ce jour-là tous les jours de leur vie » (L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così?* [Peut-on

(vraiment ?!) vivre ainsi ?], BUR, Milan 2011, p. 363).

Voilà l'émerveillement auquel nous participons aussi : le renouvellement de ce jour tous les jours de notre vie, si bien que tout ce que nous vivons, tout ce que nous affrontons, chaque circonstance est l'occasion pour Le voir à l'œuvre. Si l'évènement du Christ, l'évènement de la rencontre avec lui restait relégué dans le passé, il ne pourrait plus déterminer le présent et nous serions définis uniquement par nos impressions. Pour cette raison, le renouvellement de ce jour tous les jours de notre vie dicte l'attitude à avoir, qui est celle du premier jour : « Sur le chemin de la foi, [...] l'attitude morale, c'est l'obéissance », le fait de suivre « une présence exceptionnelle que l'on a rencontrée », de suivre cet émerveillement. « L'obéissance constitue la vertu propre du fait de suivre » (« De la foi vient la méthode », op. cit., p. VII-VIII).

LE TEST : « CELUI QUI ME SUIVRA AURA LE CENTUPLE ICI-BAS »

Mais qu'est-ce que suivre ? Quelque chose que chacun doit imaginer ? Don Giussani ne nous a jamais laissés dans cette ambiguïté. Alors, que signifie suivre ce qui nous est arrivé, cette forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés ? « Il faut vivre la conversion [comme nous l'avons dit à la Journée de début d'année] : non à moi, mais à ce qui m'a été dit » (« Avvenimento e responsabilità » [« Évènement et responsabilité »], *Tracce*, n°4, 1998, p. VIII), c'est-à-dire que nous devons suivre ce que le Seigneur continue à nous donner à travers ce qu'il fait se produire sous nos yeux, comme nous l'avons vu au cours de ces derniers mois. Celui qui a suivi et qui suit cette forme découvre qu'il est déterminé, dans sa manière d'affronter la vie, par une Présence qui devient chaque fois plus familière, et dont chacun vérifie la vérité. En effet, Jésus ne nous a pas seulement dit : « Suivez-moi ! ». Avec cette indication, il nous a également donné le critère pour vérifier s'il est raisonnable de suivre. En quoi est-il raisonnable de suivre ? À cause du centuple : « Celui qui me suit aura le centuple ici-bas » (*cf. Mt 19, 29*) ; non pas le centuple qu'on imagine, parce que le centuple promis par Jésus est beaucoup plus que ce qu'on peut imaginer, il n'a pas de mesure. Si c'était le centuple tel que nous l'imaginons, ce serait toujours trop peu pour la capacité de notre esprit.

Veux-tu savoir si tu suis ? Jésus lui-même nous a suggéré le test : vérifie si, en le suivant, tu vis le centuple, à savoir si tu es plus content, si tu es plus libre, si tu es plus à même de ne pas vivre dans les lamentations, si tu arrives à affronter toutes les circonstances, qu'elles soient belles ou laides, avec une positivité ultime. Vérifions donc si, en suivant le Christ, nous ne perdons pas la vie en vivant, parce que même avec tout ce que nous savons déjà, nous pouvons très bien perdre la vie. Voilà le test, on ne peut pas se tromper : si l'on vit la vie avec plus d'enthousiasme, avec plus d'intérêt pour ce qui arrive. On ne peut pas tricher. Cherchez à vous convaincre que vous vivez le

centuple ! C'est impossible ! On ne peut pas tricher !

Face au vide existentiel, nous ne pouvons apporter de contribution que si nous sommes capables de proposer « quelque chose » dans le réel qui puisse répondre à ce vide. Mais c'est à partir de ce que nous vivons, et non par une réflexion abstraite, c'est en raison de ce que nous vivons et du chemin que nous parcourons – qui a émergé pendant ces deux jours et qui a été rappelé par tout ce que nous avons dit jusqu'ici – que notre tâche se précise. Autrement, nous serons inutiles pour tous, et avant tout pour nous-mêmes, car ce ne sera pas le temps qui passe qui nous aidera à comprendre ce que nous faisons dans ce monde.

Que pouvons-nous donc offrir, face aux défis que nous devons relever, nous et la société ? Il y a toujours plus de personnes qui attendent de nous une lumière pour éclairer leur chemin. « Que les chrétiens sortent du placard », criait depuis les colonnes d'un journal espagnol la journaliste Pilar Rahola. « Peut-être que nous n'avons pas tous leur foi, mais leur foi nous rend tous meilleurs » (P. Rahola, « Belleza desarmada » [Beauté désarmée], *La Vanguardia*, 21 mai 2017). « Nous avons besoin de vous ! » : beaucoup de personnes nous le disent de toutes les manières. « Nous n'avons pas besoin de ce que vous avez en tête, nous avons besoin de vous » ; beaucoup sont intéressés par ce que nous avons de différent de tous, une différence qui naît de l'expérience du charisme qui nous a été donné et qui arrive aux autres à travers les circonstances, à travers une rencontre.

Nous pourrions vérifier si nous grandissons dans la conscience de la tâche que nous avons, en regardant comment nous agissons dans les prochains temps : chacun pourra voir si la conscience et la clarté de sa tâche ont grandi, en regardant comment il s'implique, comment il affronte les difficultés, comment il s'intéresse aux besoins, comme il réagit aux défis auxquels il est confronté. Aidons-nous par le témoignage réciproque à déterminer le chemin avec toujours plus de clarté. Je pense surtout aux jeunes que le Pape, à travers le synode à venir, propose à tous comme une question urgente : sommes-nous capables de leur communiquer quelque chose qui soit à la hauteur de leurs interrogations, de leur inquiétude ? Arrivons-nous à répondre au besoin que nous avons vu émerger aux élections, non pas à l'image de besoin assez maladroitement formulée, mais à ce qu'il y a derrière et qui suscite cette image ? Et, avant cela, arrivons-nous à saisir authentiquement sa nature ? Cela permet déjà de comprendre, en effet, si nous faisons partie de cette « histoire particulière », qui démontre sa vérité en suscitant des sujets capables d'intercepter avec clarté le besoin de l'homme. Seul celui qui a parcouru le chemin pour identifier son besoin, en rencontrant et en faisant l'expérience de ce qui y répond authentiquement, peut aussi comprendre le besoin de l'autre, en communiquant à travers sa vie la Présence qui embrasse et qui change notre humanité, qui « rend possible l'impossible ».

Terminons donc en relisant la phrase de don Giussani que nous avons choisie pour l'affiche de Pâques, parce qu'elle décrit de manière synthétique le point d'origine de toute chose : « Depuis le jour où Pierre et Jean ont couru au tombeau vide, puis L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer. Depuis ce moment et pour toujours, un homme peut changer, peut vivre, peut revivre. La présence de Jésus de Nazareth est comme la lymphe qui, de l'intérieur – mystérieusement mais assurément – reverdit notre aridité et rend possible l'impossible : ce qui ne nous est pas possible n'est pas impossible à Dieu. Ainsi, une humanité nouvelle à peine ébauchée se rend visible à ceux qui ont les yeux et le cœur sincères à travers la compagnie de ceux qui Le reconnaissent présent, Dieu-avec-nous. Une humanité à peine ébauchée, nouvelle, comme la nature amère et aride qui reverdit. »